

**Le carnet de route, la correspondance
et les notes de Ferdinand VILLA
et de Paul VERMALE,
jeunes médecins militaires,
sahariens d'avant-garde
et compagnons du Père de Foucauld**

Jean des CILLEULS

Nous avons, l'an dernier, évoqué ici le souvenir des premiers et grands artisans de l'exploration, de la conquête, de la pacification et de la mise en valeur du Sahara.

A leurs côtés et suivant leur exemple, des disciples, non moins actifs et courageux, ont poursuivi et mené à bien une tâche qui n'avait comme assise que le médiocre appui d'un gouvernement prêt à désavouer, ou à blâmer, toutes initiatives risquant d'éveiller ou de provoquer des réactions internationales.

Parmi ces émules des grands Sahariens qui ont œuvré pour la conquête pacifique des oasis sahariennes figurent de jeunes médecins militaires, sur les mérites desquels nous nous sommes longuement entretenu à cette tribune, il y a plusieurs années (1).

(1) Jean des Cilleuls : « *La participation des médecins militaires à la conquête pacifique des oasis sahariennes* » (Soc. Hre Méd., 10 mai 1968).

Robert Hérisson : « *Avec le Père de Foucauld et le Général Lapérine. Carnet d'un Saharien, 1909-1911* » (Plon' éd., Paris, 1937).

Jean des Cilleuls : « *Adieu à Robert Hérisson, le compagnon du Père de Foucauld, du Général Lapérine et d'Alexandre Yersin* » (Soc. Hre de la Médecine, Montpellier, 16 juin 1973).

Si nous reprenons ce thème, c'est que le premier et le dernier de cette lignée ont laissé des carnets de route précieux, des notes et une correspondance particulièrement intéressantes du point de vue ethnographique et social concernant une population dont le mode de vie, les mœurs et les habitudes n'avaient pas encore été troublés par la turbulence de la vie moderne, et qu'on pouvait ainsi observer et étudier sans précipitation.

Paul *Villa*, le premier des médecins sahariens d'avant-garde, passa les années 1903-1904 aux oasis sahariennes du Tidikelt ; Paul *Vermale*, le dernier, servit de fin décembre 1913 au 15 février 1917, date de sa mort, au Hoggar, au pays des Azdjers et au Sahara soudanais.

Le travail de Villa a paru dans les *Archives de Médecine et de Pharmacie militaires*, en 1905 (pp. 464-48', 552-578), sous le titre : « *Notes sur la pathologie générale et la thérapeutique indigène dans les oasis du Tidikelt* ».

Le *Journal de route*, la correspondance et les notes de Vermale ont été publiés après sa mort par Auguste Bernard, professeur de géographie à la Sorbonne, sous le titre : « *Au Sahara pendant la guerre européenne* » (Alger, 1926, et Imprimeries Réunies, Chambéry)(1).

A vrai dire, le journal de Vermale et les notes de Villa avaient été précédés du Recueil des textes touareg, en prose, de M. de Motylinski et qu'avait considérablement enrichi le Père de Foucauld. Celui-ci avait confié à Vermale quelques milliers de feuillets de son « *Encyclopédie touareg* », aujourd'hui encore inédite.

Cette remarquable documentation s'intercale, si l'on peut dire, dans celle de Robert Hérisson sur laquelle nous nous sommes très longuement entretenu le 16 juin 1973.

Les notes de Vermale, qui reflètent une connaissance très approfondie du milieu touareg, ressortent des multiples et très longs entretiens, infiniment précieux, qu'il eût avec le Père de Foucauld.

Ce qui fait également l'intérêt et la valeur de cette documentation, c'est sa remarquable exactitude, laquelle la différencie de celle d'assez nombreux auteurs ayant abordé le même sujet.

Sa mort au champ d'honneur, que nous allons tout d'abord évoquer, a mis un terme à leur mise au point et à la publication qu'il projetait.

Vermale est mort le 13 février 1917, à Aïn-El-Hadjach, près du puits permanent, entre le Grand Erg et le Tassili, où il campait.

Une bande de fanatiques descendit de la montagne et fit irruption dans le camp. C'était par une nuit noire, une de ces nuits exceptionnelles où le

(1) Dans la notice qui précède le *Journal* de Vermale, le Commandant Duclos écrit : « ... La nuit, dans un corps à corps, il a eu la mort d'un soldat, d'une balle au cou. Il aura été un des derniers à connaître le vrai désert et, l'ayant connu, il a eu le talent de nous faire connaître son caractère... »

Sahara cache ses étoiles et semble coupable d'une trahison. Pendant deux heures, le Capitaine Levasseur et ses camarades tinrent tête courageusement à l'ennemi, qui finit par être pourchassé par les grenades et les mitrailleuses, mais non sans de lourdes pertes parmi nous.

Lorsque le combat prit fin, on trouva Vermale inanimé, les yeux clos et le visage apaisé. Une balle lui avait tranché la carotide, une autre l'avait atteint à l'abdomen.

Blessé à mort, il était tombé parmi ceux auxquels il donnait ses soins.

Ses camarades transportèrent son corps à Fort Flatters où il fut provisoirement inhumé. Plus tard il fut transféré à Bességes (Gard), dans le cimetière de sa ville natale.

**

L'absence totale d'hygiène dans le milieu touareg est à la base de la pathologie observée par Villa et Vermale. Il en est de même de la licence des mœurs.

L'habitat est la tente, où reposent côte à côte l'homme et la femme qui dorment sur un lit de sable, car le sol est très dur. Ils ne se déshabillent jamais. Le linge de corps n'existe pas. Ils sont enroulés dans ce qui leur sert de vêtement et sur lequel nous reviendrons.

La tente n'a aucun mobilier ; les ustensiles de cuisine sont réduits au strict minimum. C'est un véritable taudis, d'une saleté repoussante. L'eau est rare, souvent inexistante ; on ne se lave jamais. Aussi, les maladies cutanées sont-elles fréquentes et variées. Dans de pareilles conditions, les maladies se propagent aisément. Les remèdes, transmis de père en fils, sont très rudimentaires. Les plantes médicinales sont assez rares et c'est aux viandes d'animaux que la thérapeutique fait constamment appel. Elles font partie des conseils des marabouts et nous retrouvons là une survivance de l'utilisation de la viande d'animaux et de certains de leurs organes en matière médicale.

Diascoride, Pline... citent toutes sortes d'applications thérapeutiques de la chair et des parties les plus diverses de l'organisme des animaux.

Dans la suite des temps, Alain Lonstzer (1528-1586) détaille très longuement pareille pratique et les animaux utilisés, dans son *Naturalis historiae opus novum* (1551-1555).

En définitive, comme l'indiquent J. Théodoridès et M.D. Grmek, dans leur revue générale de la littérature traitant de ce sujet, la pharmacopée zoologique du XVI^e siècle ne présente guère de différence avec celle de l'Antiquité et du Moyen Age.

Pareille pratique chez les Touaregs, que Villa et Vermale relatent, relève davantage de la superstition, de la magie, d'un certain fétichisme, voire de la doctrine finaliste, que de la pharmacologie.

Voici quelques exemples, parmi un grand nombre, des viandes en usage :

Pour la fièvre : la viande de hérisson ;

Le paludisme : celle de gazelle et de chacal ;

Le rhumatisme : la graisse d'autruche ;

La coqueluche : la viande de lièvre.

Pour les maladies vénériennes, la thérapeutique est très variée. La blennorrhagie est soignée par la prise régulière d'une boisson faite de l'infusion de clous de girofle et d'hyacinthe, à prendre très chaude.

On conseille aussi un bouillon de tête de chèvre avec du poivre, des clous de girofle et des oignons secs. La viande de la tête est à manger toute entière.

On emploie également les feuilles de *Salvadora persica*, pilées, bouillies et, quand l'eau est rouge, on met la viande et l'on fait un bouillon que l'on boit. On fait de même avec une sorte de lavande (*Andropogonbaniger*).

Chez les Touaregs la syphilis est très rare, ainsi que chez les indigènes du Teil. Tout syphilitique reconnu contagieux est expulsé du pays. D'ordinaire, l'affection est traitée par la prise matin et soir, pendant sept jours, d'un bouillon de viande de mouflon, avec ail, poivre noir et clous de girofle. On consomme également une infusion d'une Asclépiadée (*Calotropis Procera*, R.B.). La racine est raclée et broyée.

Les plaques muqueuses sont saupoudrées d'un mélange de poudre de tabac, d'alun et de feuilles sèches de tabac. On emploie de nombreuses poudres d'ingrédients de toutes sortes : tabac arabe, charbon de bois, racine de grenadier, de feuilles d'amandier, d'écorce du fruit d'« hoggara » (sorte d'acacia).

Le chancre est cautérisé avec de l'oxyde de cuivre et de la poudre de racine de noyer.

Pour faire sortir l'éruption de la rougeole, on se sert de fumigations avec la fumée de poil de chèvre qu'on brûle.

Les Touaregs ont une peur terrible de la variole qui a ravagé le Sahara avant 1900. Le malade est mis hors du camp. Ils ont confiance dans la vaccination qui a été pratiquée avec intensité. Ils savent qu'elle préserve de la maladie.

Les affections oculaires, en particulier les blépharites avec suppuration, chute des cils et sourcils, dues aux mouches et à la malpropreté, sont fréquentes. On emploie la poudre d'alun mélangée à du lait de chèvre blanche et on frotte le pourtour avec ce mélange. Si cela ne suffit pas à remédier aux lésions, l'homme prie sa femme de passer sa langue sur la suppuration.

Les maladies des voies respiratoires dominent la pathologie du Tidikelt, d'octobre à mars, en raison des variations brusques de la température.

Elles sont en général peu graves et n'affectent pas la courbe de la mortalité. On voit pourtant des congestions pulmonaires, des pneumonies aiguës franches et des pleurésies aiguës. La tuberculose pulmonaire est rare.

Le traitement consiste en pointes de feu avec un morceau de bois de tarfa rougi et à raison de 6 au devant de la poitrine, 6 entre les deux épaules et 6 sur l'abdomen.

La bronchite aiguë est soignée par une boisson très chaude prise avant le coucher et composée de cannelle, de noix muscade, d'écorce de grenadier, de poivre noir et de sucre.

La diarrhée est traitée par la racine sèche d'une sorte de sorgho à gros grains que l'on broie et qu'on mélange à la farine de blé pour faire un pain spécial.

Le remède de la dysenterie grave est fort curieux : on tue une chèvre dont on retire du sang de la poitrine, ainsi que la masse grasseuse de l'épiploon. On mélange le tout et on le consomme après l'avoir fait cuire sous la cendre.

Du fait de la rareté de l'eau, il n'y a pas de moustiques, ni d'anophèles au Tidikelt et par suite pas de paludisme. Par contre, il est endémique à El Goléa et à Ouargla. Les indigènes connaissent les bienfaits de la quinine et n'hésitent pas à venir en demander.

Pour les *morsures de serpent*, qui sont fréquentes, on fait de nombreuses estafilades autour de la plaie avec un simple couteau et on lave la plaie avec une infusion de coloquinte et de lavande.

Les plaies sont traitées d'abord par de la poudre de sucre et lavées les jours suivants avec de la poudre de gomme du Soudan. Dans le cas de blessure de guerre, on verse du beurre dans la plaie.

Nous arrêterons là ce simple aperçu de la thérapeutique populaire sur laquelle Villa et Vermale ont donné de très nombreux détails.

**

Vermale avait lu, analysé, annoté et commenté les nombreux ouvrages qui traitent des Touaregs. Il avait consulté les *Dialogues touaregs* que lui avait communiqués le Père de Foucauld (1), aussi a-t-il laissé une documentation précieuse sur les mœurs des Touaregs à l'époque où il vivait parmi eux. Nous extrayons quelques-uns de ses souvenirs sur la population.

(1) Vermale écrivait : « Le Père de Foucauld me documente avec une compétence, un zèle, dont je lui sais d'autant plus gré qu'il me communique des choses tout à fait médicales et me permet de puiser dans ses notes tous renseignements que je désire. Voilà un désintéressement qui se voit rarement. Lui-même travaille depuis dix ans à une grammaire touareg et à un dictionnaire touareg. C'est une œuvre colossale. Nos cœurs et nos opinions battent à l'unisson. J'éprouve un vrai plaisir à me trouver près de lui. Je le quitterai le cœur serré. »

La monogamie est le régime matrimonial, ce qui, d'ailleurs, n'apporte aucune entrave à la liberté des conjoints. Le célibat n'est pas rare. La population féminine dépasse beaucoup celle masculine. L'autorité est entre les mains du père de famille ; les fils lui sont soumis et les filles ne peuvent se marier sans son consentement. La dot d'une jeune fille nubile et noble est de 7 chamelles. Les unions entre nobles et plébéiens sont très rares.

L'adultère doit être caché et si la femme est trop légère le mari la répudie. Les nobles sont très policés, ont de belles manières et savent admirablement se tenir en société. Ils sont pauvres, n'ont aucune occupation ; ils ne font rien et ne fabriquent rien. Ils passent la majeure partie du temps à mendier, à dormir, à courir les filles. Les hommes riches entretiennent leur femme légitime mais aussi une ou plusieurs négresses qu'ils honorent de leurs faveurs.

Ils sont économes et prévoyants.

Leur nourriture est d'une pauvreté extrême : elle consiste en blé, en dattes sèches, en lait doux et en thé. Ils mangent très rarement de la viande, qui est celle d'un animal tué à la chasse, ou du couscous fait avec du mouton, de la chèvre ou du chameau. Ils ont horreur des œufs et du poulet.

Quand les récoltes sont mauvaises et que la famine sévit, ils se nourrissent de graines, de fibres d'arbres, de palmier, tout leur est bon pour ne pas mourir de faim. Ils sont d'une sobriété extraordinaire, comme d'une endurance extrême à la fatigue. Ils sont capables de faire jusqu'à 60 km par jour. C'est ainsi que les caravaniers parcourent en 15 jours les 600 km qui séparent In Salah d'Ouargla, soit 50 km par jour, à pied. Tout ceci à la seule condition d'avoir de l'eau à boire.

La femme touareg est libre. Elle est nubile entre 11 et 12 ans et se marie à cet âge-là. La femme profite de sa liberté pour mener une existence amoureuse. Elle est dévergondée dès le jeune âge. Elle est vicieuse, vaniteuse, d'intelligence relativement bornée et inférieure à celle de l'homme. Elle ne fait rien et dort, pendant la saison chaude, de midi jusqu'au soir.

La femme noble est inoccupée. Elle est rebelle à tout progrès et aux idées modernes. Elle est d'une nullité étonnante. Elle ne sort jamais. Des négresses et les « hortonia » vaquent aux occupations à l'extérieur. Seuls les enfants travaillent. Ce sont les négresses qui la coiffent. La coiffure est un véritable chef-d'œuvre. Les cheveux sont enduits de beurre rance mélangé à du « sembel » fait de jacinthe et de clous de girofle pilés. Des nattes, composées d'une multitude de petites nattes, tombent de chaque côté de la tête. A leur extrémité pendent des bibelots de verroterie en opaline et de petites chaînettes de fer ou d'argent.

Les pieds sont chaussés de « boybas », sortes de savates ornées de broderies de soie, d'argent ou d'or. Les femmes emploient de nombreux fards de coloration vive ; mais dans la plupart l'indigo prédomine. Elles s'en mettent sur la peau, autour du nez, sur les joues, les mains et les bras.

Autour des yeux, elles emploient du « kohl » et sur les ongles du henné.

Les sentiments maternels sont inexistantes chez la femme touareg. Dès la naissance les enfants sont confiés aux négresses qui les élèvent sous la tente. La mère nourrit son enfant très peu de temps. Il y a très peu d'avortements. Les enfants nés en dehors du mariage sont supprimés, car ils représentent une honte pour la famille.

La mortalité infantile est considérable, du fait d'une alimentation des plus précaires, engendrant de fréquents troubles intestinaux dont une diarrhée dysentérique.

La seule occupation de la femme touareg est la recherche d'amants. Toutes font un métier de courtisane pauvre. Elles mendient dans tous les milieux.

Elles adorent la distraction, en particulier ces fameuses *cours d'amour* que la plupart des auteurs ne manquent pas de relater, même en exagérant leurs charmes et où, hommes et femmes, écoutaient avec ravissement *Dassissa*, la poétesse du Hoggar, et son mari, qui étaient eux aussi des amis du Père de Foucauld.

Au moment des moissons, elles vont assez loin et font souvent plusieurs jours de marche pour aller s'implanter quelque temps dans un bled et s'y faire entretenir.

Elles sont extrêmement superstitieuses, consultent les marabouts, les « esprits ». Elles croient aux sortilèges, aux présages, aux amulettes. Elles demandent au marabout d'inscrire sur les amulettes des invocations contre la fièvre, le « mauvais œil », etc. On porte l'amulette chez le « mallem » qui la place dans un étui de fer blanc, de cuivre, d'argent ou de filali, ou de la peau de chacal, et on la met au cou.

Le prix d'une amulette chez le marabout coûte une chèvre, du blé, de l'étoffe ou une quinzaine de francs. C'est ainsi qu'ils s'enrichissent. Elles sont extrêmement attentives aux rêves et à leurs conséquences. Vermaire en donne une liste très détaillée et curieuse.

Elles ont peur des lieux « hantés », du cri du hibou, de la plainte du chien, lesquels annoncent la mort de quelqu'un.

Les hommes sont aussi superstitieux que les femmes. Ils pratiquent une religion très superficielle, très peu récitent les prières du Coran. Sous un vernis religieux, persiste le fétichisme.

*
*
*

A l'époque où Villa arrive aux oasis sahariennes, donc avant la domination française et ses prémisses, les Touaregs ne vivaient que de leurs rezzou. Ils fondaient à l'improviste sur une tribu prospère de l'Air, du Niger ou du Soudan, enlevaient les esclaves et les chameaux qu'ils vendaient dans les oasis.

Dans leur massif montagneux du Ahaggar, à près de 3 000 mètres d'altitude, ils ne craignaient ni les poursuites ni les représailles.

En 1903-1905, Tamanrasset comptait à peine 20 feux sous des huttes de roseaux et des tentes. Le premier ermitage du Père de Foucauld, d'une incroyable rusticité, était la première maison, si l'on peut dire, faite en dur.

A 5 km de là, vivait l'Amenokal Moussa-Asa-Amestane, dont on voit encore la maison et le tombeau près du village agricole de l'Adriane.

En 1916, Tamanrasset s'était agrandi, sans pour cela que sa sécurité se soit accrue. C'est pourquoi, craignant à juste raison la révolte des Azdgers, des Senoussis, le Père de Foucauld avait fait édifier un bordj suffisamment grand et solide pour servir d'abri aux habitants et à son ermitage. C'est là qu'il fut assassiné, le 1^{er} décembre 1916.

Alors qu'en 1929 il n'y avait que 6 boutiques mozabites à Tamanrasset, il y en a 60 aujourd'hui.

La sédentarisation fait reculer de plus en plus loin le nomadisme. Les pâturages, les troupeaux, les campements sont très loin. Pour 1 000 sédentaires, il n'y a plus que 500 à 600 nomades. Le nombre des chômeurs est des plus alarmants.

La piste goudronnée transaharienne en cours d'exécution et les travaux entrepris par la Sonaram (Société Nationale Algérienne de Recherches et Exploitations Minières) modifieront de plus en plus le milieu et le comportement social.

Tamanrasset est devenue la seconde sous-préfecture de la Villaya des Oasis, dont Ouargla est la préfecture et Tarahouhont (Fort Motylinski pour les militaires) étant l'autre sous-préfecture. Le Hoggar doit, partant d'une vie essentiellement nomade et féodale, se mettre au niveau d'une Algérie devenue indépendante et en pleine évolution.

Ce qu'ont écrit Villa et Vermale appartient désormais à l'histoire et permet aujourd'hui de mesurer exactement, à sa juste valeur, l'œuvre accomplie par les premiers artisans de l'exploration, la conquête et la pacification du Sahara.

Jadis, notre camarade Pierre Bonnette, cet historien consciencieux qui a su glaner beaucoup dans le passé pour accroître la renommée et le prestige du Corps de Santé, demandait à juste titre que la reconnaissance française n'oublie pas les modestes « toubibs » du Hoggar qui n'avaient eu pour récompense que la satisfaction d'avoir été associés à la pacification saharienne et d'avoir su gagner le cœur des Touaregs par leur dévouement légendaire.

A cet hommage rendu à nos camarades, il convient d'associer les médecins militaires qui accompagnèrent les premiers explorateurs des rives du Tchad, du Niger, du Sud du Grand Désert, et de garder le souvenir des grandes missions : Flatters, Foureau-Lamy, Gentil, Joalland... et Marchand,

dite du Congo-Nil, laquelle partie de Brazzaville atteignit par le Bahr el Gazal, l'Ethiopie, le confluent du Nil Bleu et Fachoda, qu'il fallut évacuer à la suite des réclamations des Anglais (1).

Tous ces explorateurs, ces militaires, occupés avec ferveur à accroître la grandeur de la France, étaient soutenus et encouragés par Gabriel Hano-taux, plusieurs fois ministre des Affaires étrangères, Eugène Etienne, sous-secrétaire d'Etat, puis ministre des Colonies, Delcassé, ministre des Affaires étrangères, et puissamment aidés par le célèbre Comité de l'Afrique Française, fondé en 1890, et son éminent secrétaire général, Auguste Terrier.

**

Interrogé un jour par le maréchal des logis Tesseire, invité à son très frugal repas, sur les résultats qu'il souhaitait obtenir de sa vie ascétique parmi les Touaregs, le Père de Foucauld lui fit cette très simple réponse : « ... J'appartiens à l'Eglise ; elle demeure, moi je passe et ne compte pas. J'apprends la langue des Touaregs, je les étudie pour qu'après moi d'autres prêtres continuent mon travail. Je désire simplement que les Touaregs aient place au Paradis et qu'ils le méritent en étant bons et honnêtes. »

Aujourd'hui où le Hoggar est en pleine fermentation, où la sédentarisation est appelée, malgré toutes les difficultés que comporte une telle innovation, à remplacer le nomadisme, où tout disparaît pour faire place à des structures sociales et administratives nouvelles, ce qu'avait souhaité le Père de Foucauld a résisté au temps qui bouleverse tout.

En haut de l'Assakrin, à 2 700 m d'altitude, là où il construisit son second ermitage, à la fois pour se rapprocher des campements, servir de refuge aux habitants et donner à sa méditation l'un des plus beaux décors du Sahara, deux Petits Frères de Jésus vivent dans une extrême simplicité, entre la prière et les contacts fraternels avec les habitants.

A Tamanrasset, à proximité du premier ermitage du Père de Foucauld qui n'était qu'un étroit couloir aboutissant à une chambre servant de chapelle et où Charles de Foucauld travaillait et se reposait, et où il vécut une dizaine d'années, les Petites Sœurs de Jésus et celles du Sacré-Cœur sont, non seulement ses continuatrices dans la prière, la contemplation et l'adoration eucharistique, mais encore celles de son apostolat dans la rencontre des hommes, dans le travail et la vie de chaque jour.

La nouvelle de l'assassinat du Père de Foucauld ne fit, en France, aucun bruit, pas plus que celle de la mort de Vermale qui fut, certes, son disciple préféré. Sauf sa parenté et ses camarades africains, presque personne ne connaissait son nom. C'était la guerre, interminable et douloureuse. On pouvait même se demander si sa trace marquée de sang sur le sable de son ermitage ne tarderait pas à disparaître.

(1) Jean des Cilleuls : « Le souvenir des médecins militaires des grandes missions sahariennes » (Soc. Hre de la Médecine, 10 mars 1958).

Il n'en fut heureusement rien.

Aujourd'hui sa descendance spirituelle s'accroît de jour en jour de par le monde où il était un inconnu. A Tamanrasset, aux oasis qu'il parcourut avec Lapérine, son nom est vénéré. Les Petits Frères de Jésus et les Petites Sœurs du Sacré-Cœur immortalisent sa pensée et sa présence là où il a prié avec tant de ferveur pour que ceux parmi lesquels il vivait méritent l'Eternité bienheureuse promise à ceux qui furent bons et honnêtes.
